

Rossano Rosi

# HANSKA

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



**HANSKA**

Ouvrage publié avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Mise en page : Mélanie Dufour  
© Les Impressions Nouvelles – 2016  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Rossano Rosi

# HANSKA

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



# **En Caserne**





## 1. Le béret

Le *béret* : depuis la rondeur silencieuse de ma chambre, je n'y avais pas encore songé. Au *béret*. Le mot lui-même – *béret* – ne m'est pas familier ; je ne l'ai que peu de fois employé dans ma vie. Jusqu'à présent, chaque fois que je me suis trouvé en présence d'une personne coiffée d'un *béret*, comme Hanska, je remarquais l'objet, je le trouvais joli ou original, mais sans en utiliser le mot. Or si je l'emploie aujourd'hui, ce mot, c'est avec la conscience, la conscience fade d'avoir trouvé là le symbole sans joie d'une brève partie de mon existence – laquelle, malgré sa courte durée, n'est pas restée sans conséquence sur les années suivantes.

*Béret* ? Il ne s'agit plus d'un mot rare depuis longtemps. Ni rare ni exotique. Il s'agit d'un mot ordinaire de cette langue qui, à défaut d'être ma langue maternelle ou paternelle, est celle que j'ai appris à utiliser à presque chaque instant de presque chaque jour de ma vie et celle, très certainement, où je serai enseveli lors de mes funérailles.

*Béret*. Voici pourtant un mot qui, bien qu'il ne me soit pas étranger et qu'il n'ait en somme rien de particulier, sonne curieusement à mon oreille. Il traîne un drôle d'air dans ses syllabes, mais un air à peine, à peine un peu étrange...

Or, quand je viens à l'entendre, c'est bien l'image d'un être exotique qui surgit malgré moi, encore aujourd'hui devant mes yeux entre deux ondes bleues de rêve : l'image du petit Français moyen telle que la caricature, de façon définitive, Woody Allen dans *Everyone Says I Love You* lorsqu'on le voit déambuler le long de la Seine une baguette sous le bras et... un béret sur la tête. Toujours j'oublie, encore aujourd'hui sous le regard flottant du hublot de ma chambre, toujours j'oublie, avant de l'ériger en symbole de ce que je fus au cours de ma vingt-troisième année, que le *béret* est aussi – est d'abord ? – une affaire de militaire.

Béret. Voilà un mot un brin décousu, si je puis dire... Son étymologie en est d'ailleurs désordonnée, elle s'effiloche un peu dans toutes les langues : attesté dans le latin et dans le grec du Bas-Empire, il proviendrait peut-être du vieux celtique, les linguistes hésitent, mais il nous est arrivé – c'est une certitude indiscutable – par le béarnais. Un mot incongru, en somme, mal taillé, à l'identité floue, propice aux exégèses les plus diverses. Béret.

Pourtant, il y a quand même quelque chose de familier dans ce mot de *béret* qui me revient et résonne jusqu'au fond des bulles de mon cœur, me disais-je cette année-là (1986), tandis qu'en réprimant une longue suite de bâillements, je progressais prudemment avec d'autres recrues entre les murailles rouges de « notre » caserne. Je dis *rouges*, je devrais dire *rougeâtres* : ici, il n'y a jamais eu de couleurs nettes, toutes ont toujours eu un aspect irrémédiablement indistinct, elles se dotent automatiquement d'un tel suffixe, fût-il implicite. Béret... béret... Je cherche ; je ne prête guère attention aux drapeaux belges que nous croisons, ni aux vitres sales des bâtiments poussiéreux que nous longeons ; je n'ai rien trouvé.

Béret...

Tiens ! Ah oui ! La marque... Beretta... peut-être ? Mais je chasse aussitôt de mon esprit cette marque assassine, elle me fait trop penser à la guerre de mon père.

Car mon père, un vieil homme en cette année-là (septante et un an), un vieil homme sec comme un noyau, un noyau que la vie et ses vicissitudes auraient recraché sur les pavés humides de cette ville du Nord, car mon père – béret / Beretta... – a vécu la guerre. Et non seulement il l'a vécue, mais en plus : il l'a « faite ». Et je sais... je n'ignorais pas qu'en prononçant le mot « guerre » ou qu'en pensant le mot « faite », je n'avais jamais vraiment mesuré ce que cela avait signifié concrètement pour ce vieil homme si sec d'y avoir été, dans la splendeur de sa jeunesse, jour après jour, pendant de longs mois, pendant de longues années, d'y avoir été confronté, sans exclure l'accomplissement plus que probable d'actes qu'en temps de « paix » (c'est-à-dire, pour les êtres nés en Occident, comme moi, dans la deuxième moitié du vingtième siècle, en temps « normal ») on qualifierait de « répréhensibles », voire de « barbares ».

Le « béret / Beretta » me rentre en tête, il y tourne un peu comme une mouche. Il m'agace. Je fais un effort de concentration. Puis, je chasse à nouveau le « béret / Beretta » de mon esprit.

Arrivé sur le « parade-ground », voilà que je marque une halte ; les autres aussi. Le « parade-ground » (dont j'ignore encore, à ce moment-là, qu'il convient de le désigner, dans le jargon militaire belge, de cette façon grotesque) ressemble en fait à une vaste cour d'école, le marronnier en moins et le drapeau au sommet de sa hampe en plus. D'ailleurs, en découvrant ce quadrilatère goudronné, c'est le mot « cour »

qui me vient aussitôt à l'esprit : « Nous voilà donc dans la "cour" ! », ai-je pensé en veillant à m'aligner scrupuleusement sur mes compagnons de service, alors qu'un bouledogue kaki est en train de nous hurler de le faire.

Nous déposons nos sacs par terre.

Le mien est un vieux sac en skaiï, qui, marqué du logo de Munich 72, il y a quatorze ans déjà, a « fait » presque tous mes cours d'éducation physique à l'athénée. Pendant mes années universitaires, fraîchement achevées voici quelques semaines à peine et ayant fait de moi le philologue que voici, ce vieux sac est resté longtemps au fond d'une malle, elle-même remise au fond de la cave.

C'est la cave de notre maisonnette familiale, presque au bout de la rue Vivegnis, où mes parents entreposaient naguère – je n'étais encore qu'un enfant – le charbon de chauffage.

Et voilà que je décide, mû par une impulsion que je ne me suis pas expliquée et que je n'ai pas cherché même à comprendre, par lâcheté ou paresse, voilà donc que je décide d'aller le retrouver, ce sac, tout craquelé, imbibé d'un drôle de parfum, à l'occasion de mon « service » ! La malle a grincé, je n'ai qu'à y plonger la main, sans me soucier des araignées ni des insectes, je l'en extrais aussitôt. Puis, guidé par une étrange prémonition, ou peut-être parce que j'en ai effleuré sans le savoir le volume et que, mi-conscient, mi-inconscient, je veux en avoir le cœur net, je replonge la main dans la malle et je sens qu'il y a *autre chose* : un vieux carnet de toile noire, très épais, que referme un simple élastique. Je m'en saisis, le glisse dans mon sac. Je remonte enfin de la cave, une cave à charbon désormais sans charbon (la dernière livraison a eu lieu au début des années sep-

tante, j'avais dix ans peut-être : j'entends le ruissellement des galets d'anhracite glissant par le soupirail de la benne jusqu'à la cave), une cave presque propre, je remonte avec le sac dans le creux de mes bras. J'ai quand même un peu de poussière sur les épaules, un bout de toile d'araignée dans les cheveux. Au moment où j'arrive au sommet de l'escalier de la cave et que je pousse la porte donnant directement dans la cuisine, je revois alors mon père remonter à son tour ces mêmes marches, pousser cette même porte ; mais il porte toutefois, à bout de bras, avec une force et une facilité qu'il aurait voulu exemplaires, malgré son boitement, deux seaux pleins à ras bords de charbon. Un merveilleux anthracite luisant ! Un diamant magnifique, aussi noir que les chemises – me disais-je – de sa jeunesse, dont il aurait tant aimé nous vanter les vertus, sans jamais oser le faire, au moment où il en enfournait quelques pelletées chargées de sueur dans les deux poêles de notre maisonnette. Je n'ai jamais soupçonné, ni enfant ni jeune adulte sur le point de partir pour l'armée, l'affection qu'éprouvait mon père pour ces beaux morceaux de roche qu'il avait passé tant d'années à tailler, à respirer, à *produire*. Me l'eût-il dit, je crois que j'aurais cru à une mauvaise plaisanterie de sa part. Quoi ? éprouver de la « tendresse » pour le symbole même de son asservissement d'immigré ? – Parfaitement incompréhensible pour moi.

Aussi, en remontant de la cave cette fois-là, laquelle n'est donc plus une cave à charbon depuis déjà maintes années, un peu plus de dix ans, le gaz ayant irrémédiablement remplacé le charbon, c'est avec une forme de pitié que je revois mon père, boitillant tel un Vulcain de pacotille, exécuter sa terrible corvée une chansonnette aux lèvres. Une chansonnette mystérieuse pour l'enfant que j'étais, mais que je sais

être aujourd'hui – « Faccetta nera, bell'abissina... » – une chansonnette de fasciste.

Je referme la porte de la cave. Je ne chantonne pas. Je marche droit. Je tiens le sac Munich 72 entre les bras, tel un nourrisson. Tant de souvenirs de mes années à l'athénée s'y trouvent lovés ; Merckx, les premiers poèmes que j'ai lus ou tenté d'écrire de ma vie, les chansons des Beatles, les guitares du Velvet Underground (dont j'ignorais qu'elles étaient du Velvet Underground, à la différence de Merckx). Tout cela si proche (un petit millier de jours) mais tellement loin désormais (le seuil irréparable des âges). J'entre dans la cuisine, mes parents sont en train d'y boire un café serré, aussi noir et aussi brillant que de l'antracite. « Que vas-tu faire avec ce vieux sac ? dit ma mère. – Mon "service militaire." » Je prends soin de détacher ironiquement chaque syllabe. « Tu auras l'air malin », murmure mon père.

Il se retient à grand-peine de rire. Il sifflote avec entrain un air de film, un air que je ne connais pas mais qui me dit quelque chose. L'air cesse. Ses doigts passent alors lentement d'une lettre à l'autre du mot M-u-n-i-ch.

La dernière fois qu'il a exécuté ce geste (passer les doigts sur les six lettres du mot M-u-n-i-c-h / M-o-n-a-c-o), c'est en lisant la manchette de la *Gazzetta del Popolo* en septembre 1938. Je me dis qu'il avait à l'époque maîtrisé avec difficulté, avec une sorte de sobre pudeur, le sentiment de fierté qui devait vibrer en lui à la vue de ces lettres nimbées de gloire. Mon père avait à l'époque vingt-trois ans – mon âge au moment précis où je m'apprête à partir pour l'armée, mon vieux sac à la main.

Je me perds un peu dans le logo des Jeux de Munich, lequel me donne franchement le tournis. Cette spirale lumineuse absorbe tout mon regard. Et je me souviens, tandis que je détaille ce logo énigmatique, d'un mot bizarre que j'avais appris en regardant les Jeux à la télévision :

Fedayin.

Fedayin ! Les fedayin de Munich...

Ce doit être le premier mot franchement « exotique » – fedayin – que j'aie su, après tous ceux, italiens / français, tous plus « exotiques » alors les uns que les autres, dont je me suis goulûment, et librement, empiffré la bouche entre zéro et cinq ans, comme seul peut être libre et goulu un bambin entrant dans le langage. (Mais pour ces mots, les premiers de toute une vie, il y a prescription d'exotisme : aucun ne paraît à la conscience de l'adulte plus « exotique » que d'autres, tous baignent dans une atmosphère égale, qui neutralisa toutes différences et mit sur le même pied les mots, les syllabes les plus disparates.)

Fedayin... Les fedayin de Munich. Voilà un mot qu'on employait beaucoup à la télévision, cet été-là, et je ne comprenais pas vraiment pourquoi le tube cathodique se peuplait soudain de fantômes en cagoule penchés à un balcon, de soldats ou de policiers, au lieu de ces athlètes dont je rêvais d'admirer, chez Merckx – qui, lui, possédait une télévision couleurs ainsi qu'un immense sofa moelleux où nous avions même, grâce à la folie extraordinaire de Mme Merckx, l'au-

torisation fabuleuse (fabuleuse : pour moi) de grignoter des gâteaux Parein en sirotant du Cécémel –, au lieu de ces athlètes dont je rêvais d’admirer, disais-je, la croupe musclée et les chaussures aux trois bandes magiques.

« Oh là là ! » chantonnait Mme Merckx avec son accent du terroir qui seyait si bien aux gâteaux Parein et au Cécémel. « C’est quand même... » (syntagme qu’elle prononçait, comme la plupart des gens de la région liégeoise : [*kand-mèèèm*], en faisant bien sonner la dentale finale du *quand*) « ...malheureux d’en arriver là, ah ! dis donc ! » Et elle s’en retournait dans sa cuisine, dont elle laissait la porte entrebâillée pour nous regarder en silence.

Merckx, son mari, avec ses cols en forme de pelle à tarte, ses rouflaquettes hirsutes et ses grosses lunettes d’écaille, se trouvait comme d’habitude au « Wembley », en train de battre la carte avec ses potes, de fredonner *Siffler sur la colline* ou de commenter le dernier match du Standard, bercé par les sautilllements électriques des billes de flipper ou de bingo. Mme Merckx, entre-temps, assise à la table de la cuisine, au pied d’une pyramide de patates, ne cessait d’admirer son fils, mon ami Merckx, tout ce qui lui restait de sa famille, et faufilait ses beaux yeux gris entre le chambranle et le chant de la porte, tout heureuse de pouvoir le considérer à sa guise sans qu’il s’en aperçoive, comme elle le fait encore aujourd’hui, parfois, depuis le fond de sa pauvre tombe.

Elle soulève, sans bruit et en catimini, l’épaisse dalle funéraire où elle repose toute seule et s’en va sur terre vagabonder autour des talons, des épaules de Merckx, mon ami Merckx, telle une brise légère dont celui-ci prend à peine conscience. Tout à coup il a froid ; il se dit qu’il a dû oublier de fermer une porte, une fenêtre ou qu’il aurait dû mettre un foulard... Elle l’observe pourtant avec un même amour et une



## EN CASERNE

égale avidité, comme elle le faisait cette année-là, en 1972, tandis que ses mains jouaient avec des épluchures de patates sur la table en mélamine de la cuisine, ou qu'elle se grattait le gras du genou au moyen de ses longs ongles rouges, sans voir cependant, depuis la place qu'elle occupait, l'écran du poste de télévision ni apercevoir les têtes fugaces des soldats et des policiers qui y étaient une nouvelle fois apparues.

Question soldats, j'étais aujourd'hui servi : il y en avait plein autour de moi. « Et moi-même, paraît-il, me dis-je, je suis en train d'en devenir un. » Quoique je n'aie pas compris, à cet instant très précis, en quoi consisterait cette curieuse métamorphose.

Or, n'était-elle pas déjà commencée, comme en témoignaient autour de moi ces terribles et solides murailles où je me retrouvais « prisonnier » ? Et je me demandais, sans trouver de réponse à mes questions, je me demandais quelles en seraient les phases exactes ; dans quel ordre elles se succéderaient ; si elles seraient rapides, pour ainsi dire instantanées, ou au contraire très lentes ; si elles seraient douloureuses ; si elles ne seraient pas trop compliquées à suivre.

Comment devient-on « soldat » ? Je n'en savais rien. À partir de quel moment précis peut-on dire qu'un conscrit est devenu un « soldat » ? Je l'ignorais. Quand donc avais-je / aurais-je passé cette frontière invisible et cependant irrémédiable qui bouleverse le statut d'un être humain au point que les mots « liberté », « insouciance » ou « vagabondage » ne peuvent plus avoir désormais le même sens pour lui ? Quand traverse-t-on cette curieuse frontière ? Dès qu'on a reçu ses papiers militaires ? Lorsqu'on est passé devant la guérite du corps de garde ? Lorsqu'on aura tiré ses premières balles ? Dès qu'on aura empoché sa première « solde » ? Toutes ces questions me papillonnaient en tête, et je ne pensais plus guère au bétet.

J'écrasais, d'une semelle encore civile, des gravillons recouvrant stupidement ce qui avait été encore, un demi-siècle auparavant, bien que je l'ignorasse alors, le parc des comtes de Méan.

Le poids considérable des *Vingt mille lieues* que j'avais glissé dans une poche de ma veste au moment où je quittais, le matin même, la maisonnette familiale, me rassure quelque peu ; poids qu'accroît du côté de mon cœur, dans une autre poche, le volume tout de même un peu envahissant du vieux carnet toilé. Ce livre-là, tout écorné, avec ses belles gravures anciennes, est comme un lien ténu avec ma vie révolue de jeune étudiant libre – ou présumé « libre » – de tout mouvement.

Je croyais à tort n'avoir pas été aperçu par mon père, lequel cependant ne put réprimer un sourire de satisfaction à la vue de ce double larcin. Il observe avec amusement le renflement de mes poches tandis que je franchis le seuil et que je m'en vais.

« Il croit qu'il aura le temps de lire ! » ne l'entends-je pas dire à ma mère, tout bas, chuchotant presque. Elle ne lui répond rien. « Va », dit mon père maintenant d'une voix forte, feignant de s'adresser théâtralement à la porte de la rue que j'ai refermée depuis un moment déjà, « va... Je te les confie, ils sont à toi désormais. »

Ce sont des mots qu'il aurait été heureux, je le sais aujourd'hui, que j'entende au moment même où il les prononça, mais qui se sont perdus dans le brouhaha de la rue. Peu à peu, je m'éloigne.

Le livre est lourd, et cependant je le sens doucement tout contre moi. Je voudrais soudain, malgré toutes ces murailles et tous ces drapeaux, m'en saisir, en lire des pages et des

pages, ne fût-ce que le feuilleter, en regarder un peu les gravures. Comme je le faisais lorsque je traînais entre deux cours à la cafétéria de l'Université, place Cockerill, et que je savourais, sans en connaître toute la valeur précieuse, le plaisir de lire à mon gré, au rythme de mon seul désir. Impossible, aujourd'hui.

Une pensée angoissante jaillit alors et me bouleverse, le temps de quelques secondes...

Et si... être soldat, c'était simplement *ne plus avoir le temps de lire* ? être condamné à ne plus pouvoir ouvrir le livre qu'on est dorénavant contraint de cacher dans le recoin d'un vêtement ? Je me tâte les poches en toute hâte afin de m'assurer que les *Vingt mille lieues* sont bien toujours là. J'en profite au passage pour glisser furtivement mon index le long de la tranche du vieux carnet toilé et en faire doucement claquer le vieil élastique.

Je me souviens soudain d'une bribe de conversation en italien qu'enfant, un beau matin, je surpris entre mon père et le vieux Scipio – « Scipio il belga ». Ainsi le nommait mon père, qui parfois l'appelait aussi (mais uniquement quand il l'apostrophait) : « Pomodoro ! » Et à ce « Pomodoro ! », Scipio il belga répondait toujours en se dandinant sur ses courtes pattes et en s'effleurant rapidement la tempe de la main droite. Je supposais, à tort, parce que j'ignorais alors toute vérité sur la vie de mon père, que c'était par ironie – une ironie un peu bête, songeais-je – que mon père l'appelait de cette façon : aussi Belge que peut l'être un Inuit ou un Boschiman, la bouille charnue de Scipio ressemblait à l'une de ces magnifiques tomates boursoufflées que mon père ramenait le dimanche de la Batte.

Scipio il belga : c'était un autre immigré de la rue Vivegnis venu tristement s'enraciner lui aussi en Belgique, après la guerre, jusque dans les sous-sols des charbonnages wallons. Comme pour mon père, je me figurais (et me figure encore aujourd'hui, puisque c'est son vieux visage qui me hante l'esprit) qu'il n'avait jamais été jeune. Son visage, par contre, à la différence de celui de mon père, son visage de tomate était donc plein de plis et de bouffissures. Avait-il toujours été comme ça ? Avait-il toujours eu cette face marquée par le temps et ses injures ? C'étaient les questions que je me posais à peine je croisais sa vue, laquelle avait, du fait de cette laideur particulière, un quelque chose de haïssable qui me faisait peur. Sa chemise était systématiquement mal

boutonnée, si bien que sa panse débordait toujours de son pantalon à la fois un peu trop large et un peu trop long. Et du fait de cette panse, on lui avait maintes fois dit, sur ce ton de plaisanterie imbécile qu'aimaient affecter, en ces temps de vaches grasses et d'immigrés dociles, les autochtones de ces terres noires, maintes fois dit et répété qu'il aurait mieux fait de manger moins de pâtes mais qu'il n'était peut-être pas trop tard pour s'y mettre. Scipio se contentait alors de fixer d'un regard distrait, en se dandinant et en souriant bêtement dans le vide, ces plaisantins occasionnels (à qui, quelque vingt ou trente ans plus tôt, il ne se serait pas privé, me disais-je, de faire avaler un bon litre d'huile de ricin). Il avait aussi contracté l'habitude d'ajouter quelques mots hétéroclites pour clore la plaisanterie : un mixte de mots français, wallons et italiens qui ne voulaient pas dire grand-chose. Ce pâté de mots presque incompréhensibles était adressé à son interlocuteur avec cette même voix éraillée, rocailleuse, une voix digne du festival de San Remo, que je lui ai toujours connue. Je l'écoutais résonner dans le silence tranquille de notre maisonnette, ce matin-là.

C'est curieux... cette conversation... Je l'avais complètement oubliée avant cette minute même. Et tout me revient maintenant avec netteté à travers les eaux du temps.

Je devais avoir quatre ans, peut-être cinq, puisque je ne savais pas encore lire et que le mot « livre » évoquait alors pour moi un objet un peu mystérieux, marquant l'enclos d'un territoire si proche et si lointain à la fois d'où j'étais irrémédiablement exclu. Je descendais de ma chambre, tout en haut, dans la mansarde, j'étais sur le point de pénétrer dans cette pièce exiguë du rez-de-chaussée qui nous servait à la fois de salon, de salle à manger et de hall d'entrée, lorsque

j'ai entendu les voix de mon père et du vieux Scipio, Scipio il belga.

Une vague froide, humide s'est enroulée autour de mon cou.

La porte de la rue, au n° 444 de cette rue Vivegnis dont les pavés bombés étaient toujours disjoints et grignotés de minuscules touffes d'herbe, là, tout au fond du quartier Nord, où vécurent sans interruption mes parents au cours de cette bizarre deuxième existence que constitue l'immigration, cette porte s'ouvrait directement sur la petite pièce en question. Et chaque fois qu'on y entrait, une bonne dizaine de fois par jour en moyenne, une bouffée chaude ou froide, selon les saisons, en envahissait le moindre recoin.

Le vieux Scipio est arrivé depuis peu. Il boite chaque jour davantage, il est entré tout essoufflé, et avec lui un peu de brume et de pluie. Déjà ça discute ferme avec mon père.

Je me trouve derrière la longue tenture brune qui sépare cette pièce de l'escalier menant à la chambre de mes parents et à la mansarde ; et je regarde, à travers une minuscule déchirure de la tenture, là, sur le mur d'en face, l'assiette ornée d'une représentation naïve de la tour de Pise. J'entends le vieux Scipio rappeler à mon père, des larmes plein la voix, à mon père dont les yeux restent secs en toute circonstance, un souvenir de leur jeunesse guerrière.

Il lui fait part de son admiration pour la façon dont ce dernier s'était évertué, tandis qu'ils remontaient en boitant tous les deux l'Italie du Sud vers le Nord, à tenir enfoui dans les replis de ses haillons humiliés, et cela avec toute la délicatesse qu'il était possible d'avoir en ces temps troublés, ce beau carnet toilé dont il n'avait jamais voulu, mon père, se séparer, fût-ce au péril de sa vie. Et voilà qu'il prend désor-

mais les poussières sur une étagère : le vieux Scipio désigne le carnet du doigt, sans oser le prendre en main ni, encore moins, l'ouvrir pour le feuilleter. Je l'ai vu tant de fois, ce carnet, avant qu'il ne disparaisse dans une malle à la cave – lorsque nous eûmes cessé d'y entreposer du charbon – et que je l'y retrouve en allant récupérer mon sac Munich 72. Or jamais je ne me suis posé la moindre question à son sujet. Mon œil ne bouge pas derrière la déchirure de la tenture, je retiens mon souffle. Mon père a un petit rire un peu gêné. « Une question, Pomodoro, une question d'*honneur*... » a dit mon père d'une voix sentencieuse et en accentuant terriblement un mot (*honneur*) qui me paraît tellement incongru. « Eia ! Eia ! Eia ! Alalà ! » s'écrie Scipio il belga de sa voix rauque. Ils sourient bizarrement, comme s'ils venaient de faire une bonne blague.

« “Trente nous sommes...” » rétorque enfin mon père. Il a coutume de citer ces vers que j'ai toujours ignorés être de D'Annunzio. Il les cite à tort et à travers, en éclatant de rire. Ce sont les seuls, me suis-je dit plus d'une fois, qu'il ait jamais connus ; avec aussi – reconnaissons-le – l'un ou l'autre de Dante. « “Le foie sec, le cœur dur, le cuir dur, et front dur...” » continue-t-il avec une intonation drôle, presque comique. Et puis, ayant soudain remarqué ma présence au pied de l'escalier, derrière cette tenture où je retiens pourtant mon souffle sans remuer le moindre cil, mon père tire brusquement sur celle-ci, avec violence, et se retourne vivement vers moi. Il me fusille, pour ainsi dire, du regard. Le vieux Scipio rit, il rit si fort que tout son corps, à commencer par sa panse abondante, se trémousse, il ne peut retenir un bon pet sonore. « “Et de son cul il avait fait trompette” », conclut mon père en échangeant avec Scipio il belga un regard amusé.